

# Photo Doc.

**Les Rendez-vous Internationaux de Photographie Documentaire**

---

Il y a des moments où la réalité est la réalité. Le monde qui n'est nulle part, qui n'existe en aucun passé - qui n'est pas rêvé, qui n'est pas imaginé, qui n'est pas vaincu -, voilà que le monde est ici. Il est apparu. Comme si un rideau s'était entrouvert devant des spectateurs qui attendent silencieusement dans l'obscurité. Des quatre coins, des lueurs tranchantes ont envahi la scène, la rendant unique, absolue. Un éclair jaillit, il arrache à la nuit la mer, les montagnes, les arbres, jusqu'aux gouttes de pluie qui sont sur les feuilles. Comme si cette eau, ce ciel, cette branche avaient été choisis...

---

**Charlotte Flossaut** — Fondatrice et humble directrice artistique

**Valentin Bardawil** — Agitateur et Réalisateur des films Reveal

**Nicolas Levy** — Associé inspiré et magique

**Jean-Pascal Billaud** — l’Oeil et la Plume de rédaction

**Wilfrid Estève** — Vice-président de l’association What’s Up Photo Doc

**Didier de Faÿs** — Effervescent producteur des films Reveal

**Lelia Thimonier** — Précieuse architecte d’intérieur

**Donia Belhadj** — Indispensable chineuse

**Gerald Manetti et Blaise** — Montage et tranquillité

**Thomas Gizolme** — Identité graphique en toute discrétion

**2<sup>ème</sup> Bureau** — Relation presse et force d’influence

**ASLI ERDOGAN**  
MARRAINE DE L'ÉDITION 2018

---



... soigneusement, extraits du monde qui est en toi, étalés devant toi. Comme si tu n'avais pas mérité cette unité, comme si tu n'avais pas assez de force pour regarder, ou pas assez de vide. Une peur qui ressemble à la peur de la mort. Tout se morcelle et se disperse, et se transforme pour continuer à exister, tout se mue en solitude, tout s'enveloppe d'ombres. On ajoute encore une maille au tissu cellulaire, tricoté serré, de la vie. Comme si on t'avait posé une question, mais celui qui a posé la question est parti sans attendre la réponse.

Ne reste qu'une lueur qui ne vous dit que « continue ».

## QUESTION À JEAN-PASCAL BILLAUD

---



Réalisés par des auteurs au long cours qui deviennent les protagonistes de leurs histoires, leurs constats souvent militants s'adaptent à des modes de vies quotidiennes, prenant parfois la forme de défi personnel. Telle celui de Rita Leistner quittant les brutalités des guerres mondiales pour partager la vie non moins âpre des planteurs d'arbres qui sauvent l'air que nous respirons.

Quand Jean-Pascal Billaud a proposé de rejoindre l'équipe Photo Doc., on a sauté au plafond. Nous étions fan du globe trotter de l'image, du chasseur des arts de vivre à la plume aiguisée, impressionnés par le créateur de magazines cultes.

Notre bande d'aventuriers commençait à avoir du style en compagnie de ce grand échalas à la casquette vissée sur la tête, au côté de cet homme généreux et curieux à l'élégance discrète.

Alors quand il nous a avoué qu'il ne savait pas (encore) grand chose de la photo documentaire notre désarroi n'a été que de courte durée, plutôt que de nous lamenter sur notre déconvenue, nous lui avons confié nos idées et le soin d'aller cuisiner notre parrain Matthieu Pernot et Rita Leistner, l'invitée d'honneur...

***Mais au fait, Jean-Pascal, tu nous as toujours pas dit pourquoi tu avais poussé la porte de l'aventure photo documentaire ?***

JPB : Globe frotteur plus que globe trotter, et donc enclin à caresser le monde dans le sens du poil, j'ai documenté, en tant que journaliste, des voyages plutôt gracieux à quelques exceptions près. Accompagné de photographes amis et souvent complices nous avons regardé ensemble villes et déserts, montagnes et océans, observateurs professionnels de la beauté du monde, sans autre engagement que d'y porter notre point de vue personnel, au plus prêt de l'actualité et de l'authenticité.

Je me suis récemment plus qu'attaché à la Photo Documentaire après avoir rencontré la belle équipe rassemblée autour de Charlotte Flossaut. Enthousiastes, activistes et un brin angéliques, ils me promettent que chaque image que je scruterai dorénavant en leur compagnie sera le résultat d'un engagement autant qu'un témoignage des métamorphoses, intimes ou massives, de la planète. Réalisés par des auteurs au long cours qui deviennent les protagonistes de leurs histoires, leurs constats souvent militants s'adaptent à des modes de vies quotidiennes, prenant parfois la forme de défi personnel. Telle celui de Rita Leistner quittant les brutalités des guerres mondiales pour partager la vie non moins âpre des planteurs d'arbres qui sauvent l'air que nous respirons.

Un rôle emblématique pour une nouvelle génération de photographes qui me semble produire les contrepoisons nécessaires à la déferlante quotidienne d'images à laquelle nous sommes soumis... et un idéal professionnel pour un reporter qui se voudrait moins passant et plus participant.

Inventant des dispositifs autant esthétiques que formels pour décrypter les faits et s'installer au plus près de leurs sujets, leurs missions poussent le photographe vers des territoires qui me semblent essentiels à la prise de conscience d'une réalité sur laquelle se pose trop souvent un regard passif. La Photo Documentaire parle d'action et sa véritable aventure est quelque chose de bien plus grand que chacun de nous. Elle nous entraîne à prendre part à la transformation de ce monde futur dont je suis, comme nous tous, déjà acteur.

# CHARLOTTE FLOSSAUT

FONDATRICE

—  
*Interview Jean-Pascal Billaud*



*En quoi, pour vous, en tant que Fondatrice de Photo Doc., peut-on parler de nouvelle photo documentaire ?*

La nouvelle photo documentaire est l'expression contemporaine de la transformation, en conscience et impérative, de notre monde, du politique au climatique. Auparavant appréhension circonspecte de l'autre, elle est maintenant dans la reconnaissance de son pouvoir. Il n'est plus temps qu'elle se constitue en simple observatrice humaniste ou en appel à une compréhension passive et distanciée. On est maintenant dans l'urgence et chacun doit prendre part à une cause commune, auteurs, exposants ou acheteurs. Selon Valentin Bardawil, associé de la première heure, « Nous cherchons à mettre davantage de conscience dans tous nos actes, y compris photographiques, pour rendre le monde plus respirable. »

*Y'a-t-il de nouveaux comportements chez les photographes documentaires ?*

Tout d'abord une grande humilité. Chacun y va porteur d'un questionnement mais sans idée préconçue. Ils sont perméables et disponibles face à l'inattendu au cours de leurs explorations, mais surtout ils se retrouvent au cœur de l'histoire, et finissent par partager et parfois même appartenir au sujet en question.

Ce qui se retrouvait de manière individuelle parmi la génération des aînés, quand on pense par exemple à la fusion de Koudelka avec les Gitans ou à Bruno Barbey en Pologne avec femme et enfants, ceci se généralise aujourd'hui.

Edouard Beau, photographe très concerné par les raisons des flux migratoires, s'immerge sur de longues périodes notamment au Kurdistan Irakien, dont il parle couramment la langue, avec le dessein de participer, au plus près des échanges, à la sauvegarde d'une langue et d'une culture menacées. Chloé Jaffé se fait hôtesse de bar au Japon pour dit-elle être accueillie, et non infiltrée, chez les femmes de Yakusa et n' imagine pas son travail sans une complicité mutuelle. Leur pratique est sous-tendue par une volonté récurrente de mieux se comprendre dans le regard de l'autre.

### ***Assiste-t-on à de nouvelles formes de restitutions des sujets dans la Photo Documentaire ?***

Oui. Cela se manifeste dès la conception même de l'œuvre, qui, tout autant que le face à face avec le sujet, intègre un rapport essentiel à l'esthétique, dans cette recherche permanente d'un dialogue entre le sens et la forme.

Nous assistons à une prise en main de la photo documentaire qui sollicite de nouvelles formes conceptuelles telle l'intervention, de plus en plus courante, de l'expression plasticienne. Une collecte de photographies et de documents d'archives s'ajoutent quelques fois à la présentation de nombreuses expositions, accompagnées par des scénographies réinventées, incluant parfois films et enregistrements sonores... Tout ceci participe à la manifestation de l'émergence du documentaire sous tous ses aspects.

### ***Photo Doc a évolué depuis l'année dernière et programmé beaucoup d'innovations pour 2018. Pouvez vous nous en dire plus ?***

Effectivement il y a une forme de fertilité qui se retrouve à plusieurs niveaux.

L'entrée cette année au sein de la direction de Nicolas Levy, exposant sur les précédentes éditions de la foire, a énormément activé le développement et notamment permis la création de la Photo Doc.Galerie située dans le Marais et que nous lançons cette année. Elle permettra à l'année de multiplier les Rdv documentaires en lien étroit avec nos partenaires directs que sont les exposants, devenant un lieu fixe pour des projets spéciaux avec des galeries, des collectifs ou des photographes directement.

Dans la foulée un club de collectionneurs est créé.

La présence des laboratoires photo JANVIER à nos côtés est aussi un formidable boost pour l'aspect visuel et scénographique de la foire au sein de ce lieu étonnant qu'est la Halle des Blancs Manteaux.

Enfin d'autres collaborations historiques comme avec Hans Lucas donnent naissance à des rencontres, dont Inframe.fr avec qui nous proposons cette année un opencall soutenu par Fuji.

Sans oublier le retour du Prix du Jury Photo Doc., le partenariat avec le cinéma Etolie Saint Germain des Prés, les lectures de portfolios menés par L'Oeil de l'esprit ...

### ***Quand un collectionneur achète une photo documentaire (ou une série) de quoi se rend-t-il acquéreur ?***

Il s'associe à la manifestation d'un activisme artistique hors norme dont il reconnaît le pouvoir de transformation, acceptant par un coup de cœur de changer son regard sur le monde...si ce n'est le monde.

# MATHIEU PERNOT

PARRAIN DE L'ÉDITION 2018

—  
*Interview Jean-Pascal Billaud*



ARTUS 2018

*Quelle est votre définition, en général, et dans votre pratique personnelle, de la photo documentaire ?*

J'essaye de ne pas définir les choses mais si je devais parler de ma pratique de la photographie documentaire, je dirais juste qu'elle consiste à faire face à un réel dont elle propose une lecture. La photographie est comme un sport de combat où il faut utiliser la force du réel pour mieux lui faire face et lui permettre de rejaillir en image. C'est la double expérience de ce réel et de la photographie qui produit des représentations qui permettent de voir et de penser le monde autrement.

*En quoi la photographie documentaire peut-elle transformer la réalité des sujets photographiés ainsi que la vôtre ?*

Je n'ai jamais pensé que la photographie pouvait changer la vie de mes sujets. Il faut avoir l'honnêteté de dire que les images produites relèvent bien souvent d'un désir de photographier plus que de l'envie de changer le monde. J'ai néanmoins essayé de m'impliquer autrement auprès des gens que je photographiais pour essayer de les aider, même si je crois que ma vie a été beaucoup plus marquée par ces expériences que la leur. J'ai été heureux de voir à quel point la famille Gorgan était fière de l'exposition qui était présentée à Arles cet été. La mère allait sur place tous les jours pour la faire visiter. Elle était devenue la gardienne des images de la famille et j'ai fini par penser que les images avaient peut-être changé quelque chose dans la vie de cette femme et de cette famille.

*Établissez-vous le dialogue entre l'ensemble de vos corpus au fur et à mesure de leur conception dans le temps, en vue des expositions où ils peuvent voisiner à posteriori ?*

Je vois mon travail comme un grand puzzle qui se réinvente avec l'apparition de nouvelles séries. Les pièces peuvent se déplacer au fur et à mesure, et des images qui ont été conçues dans un certain contexte peuvent bouger pour produire d'autres récits. Chaque exposition est une forme de montage/démontage de ce qui a été vu avant.

***La diversité des formes et l'introduction d'une autre iconographie que vos propres images tels archives, documents, photomatons est-elle essentielle à la dialectique de certains récits ?***

Je me suis toujours intéressé aux images des autres, notamment celles qui n'ont pas été conçues et réalisées pour être exposées. J'aime construire des récits à plusieurs voix en démultipliant les regards. Le dialogue qui s'établit entre les corpus permet de dire des choses qui ne pourraient être formulées autrement.

***La documentation des marges, tant de la cité (prisons, camps, vestiges, démolition) que de la société (la famille Gorgan, les Hurleurs) est-elle la motivation unique de vos travaux ?***

C'est une question mécanique. Quand un corps est en mouvement, la force et l'énergie qui se déploient sont toujours plus importantes dans sa périphérie que dans son centre. J'aime que le monde auquel je me confronte soit traversé par des tensions et que les gens que je photographie incarnent une forme de fragilité. Je les vois comme des figures résistantes au tourbillon de l'histoire qui continuent de se tenir debout et de nous faire face.

***Comment maintenez-vous ce que vous appelez la neutralité du regard, et la bonne distance, face à face avec des personnes devenues aussi familières et complices que les Gorgan, au I du temps ?***

Je ne crois guère en la possibilité d'une neutralité du regard. La bonne distance évolue dans le temps et il n'existe aucune règle pour la définir. Elle doit se réinventer et évoluer comme la relation qui caractérise le photographe à ses sujets. Celle qui me lie aux Gorgan aujourd'hui est très différente de celle qui existait il y a vingt ans. Ce sont les images qui définissent cette bonne distance. Elles énoncent une vérité qui s'impose d'elle même.

***Confiez-vous des appareils photographiques à la famille Gorgan pour mieux définir le rapport photographiant/photographiés ?***

Je ne leur donne pas d'appareils mais je leur demande de me confier certaines images qu'ils réalisent. Ce sont des photographies réalisées avec des téléphones portables qui constituent un point de vue de l'intérieur. Elles représentent une forme de contrepoint à mon travail et permettent de démultiplier autant que de complexifier les regards.

***En quoi une foire telle que PHOTO DOC. peut-elle soutenir la production et définir un marché ?***

Avec l'apparition du numérique les images n'ont jamais autant circulé alors que les supports de production de la photographie ont quasiment tous disparus. La presse et l'édition n'ont plus les moyens de produire des sujets et la photographie doit se redonner de nouveaux moyens pour exister. Toute nouvelle manifestation allant dans ce sens est une bonne nouvelle.

*Mathieu Pernot est exposé dans Mondes Tsiganes au Musée de l'Histoire et de l'Immigration à Paris jusqu'au 28 août.*

## **RITA LEISTNER**

INVITÉE D'HONNEUR 2018

—  
*Interview Jean-Pascal Billaud*



### *Quelle est votre définition de la photographie documentaire et de son objet ?*

Quelques uns disent, « toute photographie est un document. » Mais cela n'est pas trop utile...Le genre de photographie qu'on appelle documentaire est un cousin du photo reportage. Les deux sont concernés, avant tout, par des sujets d'actualité. Ils nous montrent le monde tel qu'il est. On pourrait dire que ce qui les distingue est le traitement esthétique et, normalement, la durée du processus. Moi-même je travaille sur des projets de photos documentaires à long terme – fin mai, je m'embarque pour ma troisième saison à photographier des planteurs d'arbres. Puis dans le genre, il y a aussi le film documentaire. Parlons-nous de cinéma vérité ? Cela m'intéresse parce que certains diront que le cinéma vérité est de fait plus « vrai » que d'autres formes de documentaire, tandis que, avant tout, au final, c'est seulement un style cinématographique, c'est-à-dire, un autre artifice, comme la lumière dite artificielle. Ayant travaillé les dernières vingt années, en photo journalisme et documentaire, utilisant l'artifice de la lumière, j'ai beaucoup réfléchi à tout ça. Avec les planteurs d'arbres, les portraits que je montre à Photo Doc, ce sont des photos tout à fait réelles – absolument pas posées. J'ai mis un énorme effort à les capturer in situ, lorsqu'ils plantent. Ce sont des photographies d'actions que la lumière ne change pas. En même temps, simplement parce qu'on emploie un style « vérité » n'assure pas du tout que le sujet est authentique.

Pour résumer j'aimerais dire que le soin que j'apporte à éclairer les autres est ma manière de parler d'eux du mieux possible, c'est aussi là que je placerais la nuance avec le reportage.

Je pourrais discuter durant des heures sur la photo documentaire en relation avec l'histoire des films et de la photographie ! C'est là où ma formation en théorie littéraire et littérature comparée influence mes idées et ma pratique.

***Comment et pourquoi êtes-vous passée de la photographie de guerre à un travail de photographe documentaire ?***

Même quand je travaillais en zone de guerre, je faisais des sujets assez longs – par exemple, j'ai passé cinq mois en Iraq à photographier les patientes dans la salle des femmes de l'hôpital psychiatrique de Bagdad. Au Liban, j'ai commencé mon travail sur « La Trilogie du Levant » qui m'a pris dix ans à achever. Bien que voulant être photographe de guerre depuis l'âge de quinze ans, ça m'a pris presque vingt ans avant de me trouver pour la première fois face à un conflit. Devenir photographe de guerre ne fut pas évident pour moi. J'ai donc poursuivi ma maîtrise en littérature comparée et de sémiologie ; plus tard j'ai travaillé comme éclairagiste sur des films. D'une certaine manière, ces expériences me « gâchaient » et m'éloignaient de la photographie de reportage traditionnelle. Ça ne se passait pas toujours bien avec les iconographes, qui recherchaient une certaine homogénéité de style. Le résultat était que, sans mission professionnelle, je fus plus libre de poursuivre des projets hors de la première page des journaux. Plus libre aussi d'imposer un style non- conventionnel, notamment en utilisant le flash électronique dans des situations de combats et de guerre. On m'a beaucoup critiquée pour ça, mais il est devenu le fondement de mon oeuvre – ce mélange de la lumière artificielle avec un sujet non artificiel. Il y a quelques années, j'ai décidé de sauter le pas et de complètement abandonner la photo reportage pour découvrir ce dont j'avais vraiment envie et garder ma liberté de regard et de création.

***En quoi votre sujet sur la vie quotidienne des planteurs d'arbres » constitue-t-il une sorte d'autobiographie, parallèle à votre passé de « planteuse » ?***

La plantation d'arbres est considérée comme un récit et un rite de passage à l'âge adulte. Et les personnes qui, comme moi, faisaient partie de la première génération de planteurs d'arbres sont désormais dans la cinquantaine, ou plus âgées. Et la cinquantaine est un autre nouveau départ. J'ai l'impression d'arriver à l'âge adulte, dans la prochaine phase de ma vie. Donc, en visitant ces jeunes, je vois les parallèles, les connexions ; cela fait partie de l'attrait de cette histoire. Cela m'inspire tellement de leur parler. Les leçons qu'ils apprennent sur le terrain, je les ré-apprends. Je revis.

***Comment gérez-vous votre présence sur le terrain, face à ces travailleurs dont vous célébrez le dur labeur ?***

Au début, comme avec tout projet documentaire, il y a une période d'initiation, d'introduction. Je suis très sensible à leur travail. Je comprends les défis et je les respecte. Sur le terrain, les planteurs sont dispersés partout, souvent très loin les uns des autres – on parle de dizaines de kilomètres entre chacun. Donc en plus d'être un travail très dur, il est aussi très isolé, parfois chargé d'émotions. Ils ont raison de vouloir se protéger des personnes de l'extérieur. Au début, ils voulaient savoir pourquoi je voulais les photographier lorsqu'ils étaient sales et ruisselants

de sueur. Je ne voulais certainement pas faire des simples photos du « boulot le plus dur du monde ». La première question que tous les planteurs me demandaient, sans exception, était « Est-ce-que vous avez déjà planté des arbres ? » Quand je leur disais oui, pendant dix ans, dans les années 80-90, le « planting » dans cette époque avait la réputation d'être quasiment brutal - ils me permettaient de les suivre. A la fin de ces premiers jours, les planteurs photographiés racontaient aux autres que mon travail ne dérangeait pas le leur, que je travaillais autour d'eux, sans les obliger à ralentir. Ils sont payés par arbre, donc ma première règle est de ne rien faire – jamais – pour ralentir la production des planteurs ou du camp. Dans ce boulot on parle beaucoup de nombres d'arbres plantés et des meilleurs résultats personnels. Le mien est 6,000 arbres dans une journée, ce qui me place dans le top 5. Ils voient également que je travaille aussi dur qu'eux et que je m'entraîne pour être mobile et agile sur chaque cliché. Tout ça m'aide à les suivre et à gérer ma présence sur le terrain.

***Le travail féminin chez « Coast Range Contracting » est-il exemplaire dans cette activité à prédominance masculine ?***

Le « planting » a beaucoup changé depuis mes années dans l'industrie (1984-93). Dans mon premier camp, il y avait douze jeunes hommes et moi. Au bout de dix ans, la compagnie, à laquelle j'avais donné des années de sueur et larmes, m'a informée qu'il n'y avait pas de place pour les femmes dans la position de superviseur. C'est pour ça que j'ai finalement quitté l'industrie. Bien sûr, avec le recul, je suis reconnaissante, parce que je ne serais peut-être jamais devenue photographe, et, ironiquement, « la photographe des planteurs d'arbres. » Il va sans dire que ça m'apporte énormément de joie de voir tant de jeunes femmes planteuses aujourd'hui. Dans les camps, où ils habitent, il y a une harmonie entre femmes et hommes que je n'ai jamais vue autre part dans ma vie. C'est vraiment une chose singulière et spéciale.

***Les images des planteurs (et planteuses) d'arbres ont été éclairées héroïquement. Pouvez-vous m'expliquer cet exploit technique ?***

Les demandes physiques et techniques pour faire ces portraits sont démesurées. Mon assistante devait tenir le flash électronique et courir avec moi pour capturer les planteurs en action. J'avais des idées très particulières avant de commencer. Je voyais les planteurs comme des guerriers sur le terrain, des dieux et déesses de la terre. Je voulais leur donner le même traitement pictural qu'on a l'habitude de voir envers les soldats, les anges, les dieux. J'ai modelé ma démarche sur les grands tableaux accrochés dans les musées et les galeries d'art. Certains de mes planteurs sont déjà dans la collection du Royal Ontario Museum, le plus grand musée du Canada.

***Vous avez proposé à Photo Doc la venue d'une tatoueuse de motifs d'arbres. Est-ce une manière pour le visiteur de faire corps avec le sujet et de l'avoir dans et sur la peau ?***

Absolument. J'avais une forte nostalgie pour des choses tangibles, permanentes (non-digital). Qu'est-ce qui est plus tangible que de planter un arbre ? Le tatouage est une extension de cette idée de permanence. Se faire tatouer, c'est aussi saigner.

***Un regard constant porté sur l'autre, et répété au fil du temps, ainsi que les développements éventuels d'un sujet, peuvent-ils agir sur la réalité?***

C'est une autre question très intéressante ! Je dis toujours que même en tant que photographe de « non fiction » il faut avoir une bonne imagination – comment autrement pourrions-nous rêver d'un monde différent, d'un meilleur avenir ? L'espoir doit être d'abord basé sur une connaissance de la réalité, puis ensuite inspiré par l'imagination.

Avec les planteurs d'arbres, j'habite dans leur monde, leur sous-culture, je me fonde sur une réalité très tangible ; mais je veux aussi montrer une idée particulière, un peu fantaisiste, même magique. Le futur n'est pas fixe. Imaginons un monde où l'on glorifie les planteurs d'arbres autant que les soldats. C'est pour ça que j'emploie la lumière artificielle, pour virer de quelques degrés vers l'héroïsme, la fiction, l'imagination. Pour dire: j'ai un message. Regardez bien !

RL, 3 AVRIL, 2018, TORONTO.

# **GALERIE AGATHE GAILLARD**

*Fiona Sanjabi*

---

3 rue du Pont Louis-Philippe  
75004 Paris  
+ 33 (0)1 42 77 38 24  
fiona@galerieagathegaillard.com

## **LUC CHOQUER**

*Femmes d'Istanbul*

---

Par un travail photographique, sur le quotidien des femmes d'Istanbul, j'ai tenté de faire un portrait du présent de cette fascinante « ville-monde », mosaïque de nationalités et de cultures, seule rencontre géographique entre l'Orient et l'Occident.

La montée d'un islamisme radical, où les femmes sont aux premières loges, exacerbe la confrontation de deux antagonismes : « islamisme et modernité », elle se vit au quotidien, parfois dans une mixité sociale et culturelle, que seule cette ville peut engendrer, parfois dans une confrontation plus rude, confortée par un pouvoir islamo-conservateur et dictatorial. Les événements actuels le confirment.

Les femmes en sont le témoignage au quotidien par leurs positionnements, quelquefois aux antipodes ainsi que par leur vie sociale et privée. Elles disent, à elles seules, l'âme de cette ville.

LUC CHOQUER

*« Pour les femmes, la vie devient de plus en plus difficile en Turquie »*

ASLI ERDOGAN – France culture, le 22mars 2018.

**GALERIE AGNÈS B.**  
**DANS LE CADRE DU FONDS DE DOTATION**

*Sébastien Ruiz*

Secrétaire général du fonds de dotation agnès b.

—

12 rue Dieu, 75010 Paris  
+ 33 (0)1 40 03 45 14 sebastien.ruiz@agnesb.fr

**EMANUEL BOVET**

*East Stream*

—

Le Danube comme un voyage intime à travers une Europe qui se réinvente.  
En traversant dix pays (Allemagne, Autriche, Slovénie, Hongrie, Slovaquie, Croatie, Serbie, Bosnie, Bulgarie, Roumanie) je dresse le portrait d'un espace qui aura connu les plus grands bouleversements politiques du 20e siècle.

EMANUEL BOVET

Ici, le premier questionnement sera celui de l'Europe. D'une Europe aux contours difficiles à cerner, dans le cœur en transformation d'un espace qui reste à définir. Espace qui porte les traces de ses mutations – sans qu'elles soient le centre du propos, elles sont juste perçues et notées – dès lors qu'elle ne mérite plus son qualificatif, hérité de la guerre froide, d'« Europe de l'Est ». De même que le fleuve est frontière et mode de relation, le voyage intime du photographe sera à la fois une manière de dérive, une quête de soi-même, dans l'espace qu'il se donne à traverser, dans une mémoire qui ne peut que se transformer au fur et à mesure qu'elle s'écoule, dans sa pratique de la photographie qu'il cherche toujours à définir.

Car c'est bien de cela qu'il s'agit, au final. De questionner, davantage qu'un territoire lui-même – dont il faut faire l'expérience – une pratique de la photographie. Une pratique qui n'a rien à voir avec les sempiternels – et souvent bien égoïstes - carnets de voyage affirmant la subjectivité comme modalité du narcissisme mais de se confronter au monde sans a priori et, au fil des images qui se donnent, s'esquissent, se substituent les unes aux autres, leur permettre de s'articuler miraculeusement pour livrer un récit ouvert. Rien à voir avec un guide, avec une proposition à reproduire, un parcours idéal ou quelque certitude que ce soit. Seules les images sont au rendez-vous, qui cherchent à éviter les pièges des genres, des facilités, des stéréotypes.....

.... Alors que rien ne se donne comme descriptif, alors que tout comporte une foule d'éléments documentaires, alors que les infimes tensions entre les plans permettent de reconstruire le monde, ce voyage, qui par instants pourrait être immobile, se charge d'une étrange temporalité. Traversé d'éléments parfaitement contemporains, de signes qui se multiplient, de néons qui nous sont familiers même s'ils ne sont pas toujours décryptables, cet univers reste enraciné dans un avant qui n'est plus vraiment présent, si ce n'est sous forme de survivances. ...

..... Voyager, c'est peut-être être capable d'attendre, disponible, que se produise le mystère de cette sublime installation quand, au-dessus du miroir gris bleu de l'eau, délimité par le rythme des sphères rosées par le petit matin, un sfumato de brume vient estomper la lumière au réveil. Emmanuel Bovet dit que c'est le Danube. Il faut le croire.

CHRISTIAN CAUJOLLE (extraits)

## **GALERIE JEAN-DENIS WALTER**

*Jean-Denis Walter*

---

+ 33 6 60 07 30 63

jeandeniswalter@gmail.com

www.jeandeniswalter.fr

## **BERTRAND DESPREZ**

---

Le Kushti est la forme traditionnelle de la lutte indienne, pratiquée dans un type de gymnase appelé Akhara. Vêtus seulement d'un pagne bien ajusté «Langot», des lutteurs ou «Pelwhans» s'entraînent dans une fosse remplie de terre; de l'argile souvent mélangée avec du sel, du citron et du ghee (beurre clarifié). La règle pour gagner est simple. Les deux épaules doivent toucher sol. Les rituels religieux de préparation sont aussi importants que la lutte elle-même. À l'intérieur et autour de l'arène, la statue du dieu-singe Hanuman est l'objet de litanies et de prières quotidiennes. Le Kushti c'est aussi et surtout un mode de vie qui perpétue une tradition où chaque combat est une quête spirituelle et qui exige une discipline rigoureuse comme dans tous les arts martiaux. Pendant de longues périodes (entre 6 et 12 mois), les lutteurs en formation se consacrent corps et âme au Kushti dans une existence spartiate.

## **COLIN DELFOSSE**

*Catcheur féticheur, 6 couleurs, Kinshasa*

---

C'est à l'occasion des élections présidentielles de 2006, les premières depuis 1960, que Colin a fait son premier travail au Congo. C'est durant ce voyage qu'il est tombé par hasard un soir sur un spectacle de catch. Il en est reparti intrigué et presque déjà conquis. Un an plus tard, il décidait de se mettre sérieusement sur cette histoire.

A Kinshasa, les gens se passionnent pour le catch depuis les années 60/70. L'imagination sans bornes des Kinois a transformé ce sport de technique et de lutte en un combat de féticheurs. Les gris-gris deviennent essentiels pour vaincre un adversaire... Rien n'est trop pour impressionner public et adversaires.

Portrait extrait de la série sur les catcheurs congolais réalisé entre 2007 et 2010 à Kinshasa. Guerrier appelé Six couleurs pose dans son costume de scène avec ses attributs de combat.

## **CRISTINA ALDEHUELA ET JORDI PERDIGO**

*2016, Barcelone. Camp Nou le plus grand stade de football d'Europe.*

*Le mythique club FC Barcelone.*

---

Cristina a 28 ans, elle est diplômée d'un Master of Art en photojournalisme de l'Université de Barcelone. Elle a d'abord travaillé au Diario de Sevilla, un journal local avant de devenir free lance en 2013. Elle a depuis parcouru le monde, traquant les petites histoires qui racontent notre société.

Jordi, quant à lui a 35 ans et obtient le même diplôme que Cristina. Après quelques années comme assistant de mode pour de grands noms puis photographe au Pèridico de Catalunya, il devient free lance en 2013. Il s'intéresse particulièrement aux traditions et religions et documente la manière dont elles impactent notre société.

## **JEREMY BERNARD**

Jeremy Bernard est aujourd'hui l'un des regards les plus recherchés dans le monde glissant et souvent casse-gueule de la photo de ski.

La beauté de cette image est toute aussi impressionnante que son histoire. Ce lac gelé se situe au fond du cratère du volcan Paektu à la frontière entre la Chine et la Corée du Nord. Pour être plus précis la frontière visible sur cette photo scinde le lac en deux. Pour les Chinois, le volcan Paektu est la première base de « Cat skiing » du pays où les skieurs sont acheminés au sommet du volcan par des dameuses. Pour les Nord Coréens, c'est une montagne sacrée. La légende dit même que l'emblématique suprême leader Kim Jong-il y est né sous un double arc-en-ciel.

## **GERRY CRANHAM**

*Still Cassius Clay III*

---

1963, MOHAMED ALI, ENCORE CASSIUS CLAY À L'ENTRAÎNEMENT  
À LONDRES AVANT UN MATCH CONTRE HENRI COOPER.

Après cinq ans dans l'armée et une honnête carrière en athlétisme (demi-fond) ce natif du Hampshire, au sud de l'Angleterre, devient coach. Il utilise alors la photographie, son autre passion, pour son travail d'entraîneur. Il utilise les images qu'il fait de ses athlètes pour rectifier une position, ou analyser une foulée. C'est un peu plus tard qu'il prend son destin en mains et décide que ce qui était un moyen deviendra une fin. Il se lance comme photographe en restant sur son thème de prédilection et publie sa première photo en 1957, il a 28 ans.

Suivront des collaborations pour, The observer, Sports Illustrated, Time, The Evening Standard ... Il occupera la position de chef de file d'une nouvelle vague.

## **STUDIO HANS LUCAS**

*Wilfrid Estève*

—  
+33 6 80 03 99 89

wilfridesteve@gmail.com

www.hanslucas.com

## **ANDREA MANTAVONI**

—  
Depuis le début de l'année 2017, la forêt millénaire de Bialowieza est le théâtre du plus important conflit environnemental en Europe. Des lieux protégés par la loi polonaise, par l'Unesco depuis 1979, comme réserve de biosphère et patrimoine mondial, et par la législation européenne, en tant que site Natura 2000, sont menacés de destruction.

Le ministère de l'environnement polonais y mène une campagne de déforestation massive prétextant l'explosion du scolyte de l'épicéa et ces possibles ravages sur une grande partie du territoire...Le bois terminant commercialisé en planches sur le marché européen..

## **ANITA POUCHARD SERRA**

—  
Le travail d'Anita tourne autour des notions de territoire, d'identité, de migrations et des résistances populaires, en mettant en avant la force humaine face à l'adversité. Ses sujets sont à la fois en lien avec les questions de société actuelle mais aussi d'une manière ou d'une autre son parcours personnel. Elle affectionne le temps long et l'immersion, préférant ce qu'elle vit à ce qu'elle voit. Sa pratique est résolument transdisciplinaire et chaque projet est un nouveau laboratoire de recherche sur la photographie documentaire et ses mécanismes de diffusion, de l'installation au livre.

## **ARIÉ BOTBOL**

—  
Ce que j'aime par-dessus tout, c'est me laisser surprendre par la beauté des personnes que je croise. Des hommes et des femmes qui ne se connaissent pas mais qui sont liés par l'esthétique de leur solitude. Cette intimité nous relie tous à travers l'espace et le temps. Un moment d'introspection, d'espoir ou d'insouciance dont il se dégage parfois une douce mélancolie, mais rarement de la tristesse.

## **CAMILLE DELBOS**

---

Sans projet, sans plan de route, sans date de retour, Camille met cap vers l'Est et chemine deux ans durant jusque dans les coins les plus reculés d'Asie dont des territoires inattendus comme le Pakistan qu'il explore pendant 6 mois.

Le minimalisme, l'écologie et la frugalité sont partie intégrante de son identité. Il choisit donc d'emprunter la voie simple, celle de l'aventure spirituelle et minimale, pour retrouver une liberté oubliée, pour expérimenter la dépendance à la nature, à l'autre, et à soi-même.

## **CHRISTOHE JACROT**

---

Au nord du cercle Arctique, voulue par Staline et construite par des milliers de prisonniers, cette ville est une des plus froides, une des plus inhospitalières, et une des plus polluées du monde. La température moyenne annuelle est de -10 degrés. Une ville irréelle, soviétique, fascinante, interdite aux étrangers, qui n'est reliée que par avion. Mon vol a eu 3 jours de retard, puis après 2 jours à travailler sous une tempête dantesque avec des vents de plus 100 kilomètres heure, je tombais malade, et finis mes 9 jours autorisés au lit dans mon hôtel surchauffé à presque 30 degrés.

## **DOMINIQUE SECHER**

---

Depuis une dizaine d'années, à force de patience et de discrétion, je suis parvenu à me faire accepter et à pénétrer l'intimité de la Grande Famille du Cirque. Pour les artistes, l'attente a ainsi les traits de la gravité, du recueillement, d'un enjeu spirituel. Leur existence se joue dans l'instant. Chaque image est comme une initiation, un peu semblable à celle qu'il faut subir pour approcher le milieu circassien. Ces images reflètent toute l'humilité de ces hommes et de ces femmes avant l'entrée en piste.

## **FABIEN DUPOUX**

---

Alors que la Chine annonce son projet de « nouvelle route de la soie » à l'échéance de 2049, il devient nécessaire de se poser la question de savoir si tous les travailleurs bénéficient des trafics commerciaux colossaux auxquels bien souvent ils participent.

En Inde, au Mexique, en Bolivie ou en Indonésie, dans une mine de charbon, une carrière de granit, une sidérurgie, une décharge publique, en haute mer sur une barque de pêcheur ou au fond d'une mine de Zinc, je me suis intéressé aux hommes.

## **JEAN MARC BALSIERE**

---

Jean-Marc livre une étude -toujours en cours- à travers les océans qui aborde les liens entre l'homme et l'animal. L'économie maritime représente une menace pour l'écosystème marin. Les bateaux continuent à être le moyen idéal pour de nombreuses espèces de se déplacer et proliférer. C'est ainsi que l'une des méduses appelée Cténophore, en provenance des côtes nord-américaines, fut introduite en mer noire. L'espèce est arrivée dans les eaux de Ballast et s'est rapidement installée dans les eaux riches de la mer noire entraînant l'effondrement des stocks de poissons. La pêche à l'anchois a pratiquement disparu.

## **JERÔME LORIEAU**

---

Chacune des séries constituant ce projet documentent un environnement porteur des multiples aspects sociaux de la culture anglaise et confrontent les différences sociologiques d'un pays, à la fois, communautariste, individualiste, extravagant, progressiste et traditionnel, soit les particularités culturelles d'une population encore très attachée à l'origine de sa classe sociale.

Ce projet m'a permis de comprendre les paradoxes de l'Angleterre, pays moderne et ouvert mais à la fois intimement ancré dans ses traditions et son histoire.

## **JULIEN HAZEMANN**

---

Le réchauffement climatique faisant fondre les glaciers de l'Himalaya, les crues des fleuves balaient tout sur leur passage. D'autant plus qu'entre l'Himalaya et le Bangladesh, il y a l'Inde et les barrages qu'elle construit pour détourner l'eau ou la déverser complètement polluée.

40% des rivières du Bangladesh seraient déjà mortes. Quand aux côtes, l'Océan les grignote et les empoisonne au sel. Ceux qui ont un peu d'argent prennent le chemin des villes, notamment de Dhaka la capitale.

## **LAURENCE KOURCIA**

*Langueur d'Essaouira, 2018*

---

Un dimanche d'automne, une brume de chaleur s'étale sur la ville en proie à la langueur, l'agitation ralentie de la Médina n'atteint pas les rives du port où se croisent les mélancolies...  
Extrait de l'étude Au bord de l'eau, pour une photographie documentaire poétique.

## **MANON RIFF-SBRUGNERA**

---

S'échapper, pour se confronter à soi-même, hors des rôles qui nous sont attribués. Ce road trip dans les grands espaces américains est une introspection personnelle au 1 des kilomètres. La photographie me permet d'affronter une mémoire qui me fait défaut, comme pour vaincre la peur de ne pas me rappeler.

Photo extraite d'une série réalisée lors d'un voyage au Etats-Unis, en janvier 2017.

## **MATHIEU RICHER**

---

D'Haïti aux îles Célèbes, de la Semaine Sainte en Andalousie aux festivals païens de Stonehenge, cette nouvelle série de Mathieu Richer entend immortaliser des gens aux pratiques religieuses diverses mais qui se retrouvent tous face à ce grand « Autre » qui donne à chacun un sens à sa vie et à sa mort. Ce travail souhaite documenter la diversité du fait religieux à travers notre planète, et en montrer son universalité. Il y est mis en avant son influence sur la construction de nos croyances et traditions, et le riche éventail culturel et artistique qui lui est associé.

## **NADINE JESTIN**

---

Mon travail documente les histoires singulières de celles et ceux qui, face à une difficulté sociale, face au doute qui caractérise l'humain, trouvent au quotidien ce qu'il faut d'humanité, d'espoir et de résilience pour avancer.

## **PASCAL SONNET**

---

Depuis 35 ans, cette salle est un havre pour les jeunes boxeurs du Bronx. De nombreux vainqueurs du Golden Glove y ont été formés. Amateurs et professionnels, hommes et femmes, jeunes et moins jeunes, s'y entraînent tous les jours de la semaine.

## **SAMUEL LEBON**

*«Le père, le fils, et le Saint Esprit de William Eggleston»*

*Amsterdam, Pays-Bas, avril 2017*

---

Ce qui ressemble à un autoportrait est en fait une double exposition. Je n'en fais jamais, et ce jour-là, j'ai demandé à mon fils quelle était sa photo préférée de la série "Los Alamos". J'ai superposé au cliché d'Eggleston une photo de Jacob jouant avec mon appareil numérique. Un accident, comme toutes les photos réussies. J'avais pensé envoyer un tirage à ce bon vieux Bill avant qu'il meure, mais finalement je préfère laisser cette photographie vivre sa vie comme elle l'entend.

## **SIDNEY LÉA LE BOUR**

*Keep on cruising, Suède — 07/2017*

---

Le Ragård est un mouvement culturel qui se développe rapidement en Suède, dont les adeptes sont réputés pour leurs amours des voitures américaines et de la culture pop des années 50/60. En hiver, les suédois réparent et rénovent ces voitures en famille dans leurs garages ou dans leurs granges. Et, en été, des rassemblements sont organisés aux quatre coins du pays pour qu'ils puissent parader en ville. Dans le milieu, on dit « cruiser ». Cela consiste à rouler au pas avec des filles, des bières dans une voiture rétro.

## **VASSILI FEODORFF**

---

Tous les ans depuis 30 ans, le 15 Août est l'occasion pour l'Église catholique du Cameroun d'affirmer l'installation de la foi dans le territoire de Batouri en organisant un pèlerinage diocésain au rocher de Bougogo.

Le diocèse de Batouri est créé en 1994. En 2016, on compte 14 paroisses, la population est estimée à 205 248 habitants, dont 45 497 catholiques encadrés par 32 prêtres.

Ce pèlerinage permet d'ancrer la foi localement mais aussi de réunir tout le diocèse autour de l'Église catholique de Batouri, qui reste minoritaire par rapport aux temple protestants et aux musulmans.

## **GALERIE SIT DOWN**

*Françoise Bornstein*

Membre du Comité Professionnel des Galeries d'Art

---

+33 1 42 78 08 07

+33 6 64 12 06 96

info@sitdown.fr

www.sitdown.fr

## **AURORE BAGARY**

*Glaciers II*

---

... Au gré du réchauffement climatique, les glaciers diminuent à vue d'œil, d'année en année. Les plus petits n'existent souvent plus que sur les cartes du siècle passé. En conséquence, les glaciers sont regardés différemment, avec la conscience claire qu'ils participent de paysages en sursis et deviennent ainsi les sujets d'une nostalgie future, proche à l'échelle humaine. Dans ce contexte, l'ambition photographique contemporaine d'Aurore Bagarry de représenter l'ensemble des glaciers qui jalonnent le massif du Mont-Blanc, prend un sens nouveau, celui d'un acte esthétique dont l'urgence réunit la forme et le fond. Voir, regarder, montrer, représenter ce qui ne sera plus prochainement est aussi un geste politique au sens large du terme.

Le caractère documentaire de ses photographies longuement réfléchies et sélectionnées au terme d'une exploration systématique de l'ensemble des glaciers pendant près de cinq années a engendré un regard neuf, original, sous-tendu par la transformation rapide du territoire alpin.

.... Aurore Bagarry fait partie des photographes dont le talent et la culture permettent à la photographie contemporaine de renouveler de manière réjouissante, la représentation de la montagne.

(extraits de l'introduction du livre *Glaciers* volume 2, éditions h'artpon)

## **OLIVIER CULMANN**

*The Others*

---

Le conditionnement social et le libre-arbitre habitent l'œuvre d'Olivier Culmann. Il déclare "avoir photographié les Indiens sans les Indiens", étant à la fois modèle et photographe.

OLIVIER CULMANN

*Je est «autres»*

---

... Dans ces décors, Olivier Culmann, qui donne de sa personne, s'inscrit en adossant l'apparence vestimentaire, capillaire, l'attitude et les accessoires de ses modèles qui ne sont pas des personnages réels, mais des images auxquelles il se conforme. Le voici devenu image à son tour. ..., il ne s'approprie aucune identité des autres. Il endosse -certainement-, il joue indéniablement-, il parodie -peut-être-, il représente -sans doute- le rôle des autres.

... L'exercice en studio devient tout autant un catalogue de ces lieux de prises de vue, avec leurs dispositifs et leurs accessoires (il s'agit aussi, en ce sens, d'une série documentaire), que de l'occasion ludique - jusqu'à la multiplication de plusieurs Olivier Culmann différents sur la même image - de se mettre en scène dans le cadre privilégié de constitution d'une identité photographique, ici détournée de sa fonction.

CHRISTIAN CAUJOLLE (Extrait du texte de *The Others*, éditions Xavier Barral)

## **SANDRA MEHL**

*P.S. Je t'écris de la plage des Mouettes*

---

A l'écart du tumulte touristique qui agite les plages de la côte méditerranéenne en période estivale, la plage dite « des Mouettes », à Sète, s'étend sur quelques centaines de mètres, en bordure de l'étang de Thau. Juste une lagune aux contours irréguliers dessinés par le flux et le reflux continu de l'eau salée où quelques îlots de sable accueillent chaque année à l'abri des regards, baigneurs et pêcheurs, en famille ou entre amis, portés par le plaisir de l'entre-soi, installent leur serviette entre algues et roseaux, perpétuent les gestes d'antan. Née et grandie à Sète, Sandra Mehl a documenté cette plage durant les étés 2012, 2013 et 2014. Chaque promenade solitaire sur ce lieu fut comme une rencontre avec un territoire

## **PHOTO DOC. GALERIE**

*Charlotte Flosscaut, Nicolas Lévy, Valentin Bardawil*

---

Hôtel de Retz  
9 rue Charlot, 75003 Paris  
+ 33 6 16 39 53 35  
charlotte@photodocparis.com  
nicolas@photodocparis.com

## **TISH MURTHA & STEPHEN SHAMES**

*Conversation II*

---

Faire dialoguer le travail de l'anglaise Tish Murtha avec celui de l'américain Stephen Shames relève de l'évidence tant il est facile de leur trouver des points communs : même génération, même culture anglo-saxonne, même approche.

Tish appartient à la nouvelle génération de photographes britanniques qui émerge dans les années 1970 et qui renouvelle le genre et la tradition documentaire. C'est une photographie engagée qui revendique, cependant, sa subjectivité et son parti pris esthétique. Très vite, Tish travaille pour la Side Gallery du collectif Amber, implanté dans les quartiers ouvriers de Newcastle-Upon-Tyne depuis 1969. Les photographies présentées ici proviennent, pour la plupart, d'une série Youth Unemployment commandée au début des années 1980 par la Side Gallery.

Le Royaume-Uni vit ses premières décompositions sociales et politiques engendrées par l'arrivée au pouvoir de Margaret Thatcher. Ses conceptions néo-libérales sapent les fondements du Welfare State et sa notion de partage collectif. Avec le déclin des industries manufacturières au profit du secteur tertiaire, la classe ouvrière perd son statut. Pire, elle est reléguée dans l'underclass, concept que l'on retrouve des deux côtés de l'Atlantique, chez les deux âmes sœurs que sont Thatcher et Reagan, qui puise ses sources dans celui de la culture de la pauvreté : c'est la nature même des pauvres que d'être pauvre. Être pauvre n'est plus lié au manque de ressources mais résulte d'une prédisposition à la paresse et à l'inadaptation. On ne peut donc rien faire pour eux.

L'idéologie libérale bat son plein dans ces deux pays, celui de Tish et celui de Stephen. Et les deux photographes sont bien décidés à montrer l'envers du décor, celui des laissés-pour-compte, de leurs quartiers miséreux et de leur quotidien désespérant. Sans que jamais le pathos ou le pittoresque ne s'invite. Sûrement parce que Tish et Stephen ne sont pas des touristes dans de furtives excursions. Pour Tish, ce sont ses proches, sa famille même, et ses amis qu'elle photographie sur les lieux de son enfance. Pour Stephen, chacun des projets présenté ici, que ce soit le Bronx ou la pauvreté des enfants, est le résultat d'un travail de longue haleine, 20 ans pour l'un et plus de 10 ans pour l'autre. C'est là un autre de leurs points communs : une démarche proche de l'anthropologie, en totale immersion avec les sujets photographiés.

Ces images rassemblées, qui s'imbriquent et se croisent, nous offrent le meilleur de la tradition documentaire anglo-saxonne, comme un puissant hommage rendu aux lointains précurseurs, ceux de Mass-Observation et de la Photo League.

ISA BONNET, COMMISSAIRE D'EXPOSITION

# STEPHEN BULGER GALLERY

TORONTO

---

+00 1 416.504.0575

info@bulgergallery.com

www.bulgergallery.com

## RITA LEISTNER

*The Tree planters*

---

Ancienne photographe de guerre, Rita Leistner a vu l'horreur. La Torontoise s'est rendue dans plusieurs régions déchirées par de violents conflits, du Cambodge de Pol Pot aux prisons d'Irak. Avec *Tree planters*, elle montre aussi des scènes intenses, mais dans un tout autre registre : le travail quotidien de planteurs d'arbres.

Rita Leistner a passé les saisons de plantation 2016 et 2017, intégrée à l'entreprise Coast Range Contracting pour une opération de plantation d'arbres en Colombie-Britannique. Planteuse d'arbre elle-même dans sa jeunesse, elle a puisé dans cette expérience et celle gagnée dans les zones de guerre pour capter la difficulté physique et psychologique de ce travail éreintant exercé en région isolée et dévastée, que beaucoup méconnaissent.

Les planteurs doivent agir vite et intensément afin de garantir, par un rythme effréné, un quota et un salaire associé. Les meilleurs avoisinent les 6000 graines plantées en un jour. Il est hors de question pour la photographe de gêner en quoi que ce soit par sa présence le travail de ces hommes et femmes, l'enjeu est donc majeur de produire dans ces conditions des images fidèles à sa vision et au quotidien du terrain.

Quelques-uns de ces Planteurs font déjà partie de la collection du Royal Ontario Museum, une reconnaissance de cette réalité pour laquelle la photographe a œuvrée avec conviction.

## **VINCENT SCALI**

—  
+33 6 10 14 18 27  
vscali@orange.fr

## **DOCUMENTS & VINTAGE**

—  
Vincent Scali collectionne et vend des photographies, documents sur l'art du XX<sup>ème</sup> siècle. Souvent seule trace existante d'un évènement passé, la photographie est un document de premier choix pour l'amateur ou l'historien de l'art. Photos de performances, de metteurs en scène au travail, de danseurs, d'acteurs, de peintres, sculpteurs, musiciens, ou d'écrivains, forment le souvenir de l'Art qui fut un jour en train de se faire.

## **GALERIE MAEGHT**

—  
42, rue du Bac; 75007 Paris

T : + 33 1 45 48 45 15

E : secretariat@maeght.com

Site : www.maeght.com

## **FRANÇOISE HUGUIER**

*Jardin intime*

—  
« C'est pas très compliqué: Tout ce dont tu ne veux pas dans l'image, tu le mets dehors. »  
Ainsi parle Françoise Huguier quand on lui demande de résumer sa méthode. Une façon de cadrer qui congédie tout ce qu'elle ne peut pas encadrer. Faire le vide. Comme on le dit lorsqu'on se prépare à une méditation. Ses photographies dépouillées d'inutilités se remplissent alors d'un fourmillement de présences: des visages, des corps, des paysages, des caractères, des draperies, des coloris, la dynamique des ombres et des lumières. Mais elles sont tout autant pleines de ce qu'on n'y voit pas. Les lueurs d'un autre monde, clandestin, parallèle, mais qui pourtant est notre bien commun. Dans les cadrages de Françoise Huguier, le In est toujours Out.

Randonner dans ses images, c'est marcher à leurs côtés comme on se promène au bras d'une amie, insouciant, rieur et cependant à l'affût des moindres choses surgies de l'univers et qui exhaussent la vie. Tu as vu ? Quoi ? Trop tard, il a filé !

Les photographies de Françoise Huguier sont à la fois singulières et familières. Elles nous mettent hors de nous, par une sorte de privilège éphémère où l'on assiste brusquement à sa propre absence. Mais cette abstraction, comme dans la peinture moderne, ne parle que de nos existences lorsque vient le rêve que l'on pourrait vivre et agir autrement. Appel d'air, appel de fiction.

« Chez Françoise » pourrait être le nom d'une crêperie bretonne, d'un bazar zoulou, d'un karaoké coréen, ou d'un bordel. Bienvenu chez vous.

GÉRARD LEFORT

**COLLECTIF LES 4 SAISONS**

*Elodie Guignard, Sophie Triniac, Lou Camino et Alexandra de Lapierre*

—

[adelapbook@gmail.com](mailto:adelapbook@gmail.com)

## **COLLECTIF LES 4 SAISONS**

*Elodie Guignard, Sophie Triniac, Lou Camino et Alexandra de Lapierre*

---

Le collectif Les 4 saisons s'est constitué début 2017. Il est composé d'Elodie Guignard, de Sophie Triniac, de Lou Camino et d'Alexandra de Lapierre, membres du studio Hans Lucas et développant chacune une photographie documentaire protéiforme. Le projet des 4 Saisons est né de l'envie commune des 4 auteures d'allier leurs sensibilités et leurs regards respectifs sur le monde pour créer ensemble dans une perspective au long cours. Chaque photographe aborde les sujets définis collectivement à la lumière de sa propre histoire, respectant une démarche globale tout en l'appréhendant personnellement. Ce projet et cette liberté assurent une richesse dans la création à regarder et à ressentir.

Diplômée de l'Ecole Normale Supérieure de la Photographie d'Arles avec les félicitations du jury, Elodie Guignard développe une recherche photographique sur l'humain, le corps et le territoire.

Réalisatrice de documentaire et photographe, un temps engagée auprès d'associations humanitaires, Sophie Triniac s'intéresse essentiellement aux questions de société, d'identité et de temps.

Issue de formations en physique, journalisme scientifique et sociologie du cinéma, Lou Camino mène des projets artistiques individuels et collectifs. Sondant l'ailleurs le plus souvent possible, elle veille à poser un regard poétique et optimiste sur le monde.

Abordant le genre documentaire avec l'oeil d'une artiste plasticienne, Alexandra de Lapierre s'approprie les multiples matériaux que lui offre le réel, proche ou lointain, pour composer des carnets photographiques où l'intime et les mots côtoient l'universel.

## TABLES-RONDES ET DISCUSSIONS

---

### ***5/05 - Hannah Modigh / Inframe***

hurricane season, se situe dans la partie sud de l'État fédéral de Louisiane, aux Etats-Unis où vivent des millions de citoyens américains parmi les plus pauvres.

Ces tempêtes se transforment en ouragans majeurs, comme si la nature elle-même indiquait le niveau de ségrégation en touchant les plus pauvres.

### ***5/05 - Rita Leistner / Anick Notter***

Invitée d'honneur de Photo Doc. 2018 la canadienne Rita Leistner ancienne photographe de guerre, est en conversation avec Annick Notter, Conservatrice des Musées d'Arts et d'Histoire de La Rochelle et du Musée du Nouveau Monde de La Rochelle, où retrouver ses œuvres en collection permanente.

Les coulisses du projet Les Planteurs d'arbres, des portraits héroïques d'hommes et femmes qui reboisent le Canada un arbre à la foi, à partir de photographies et d'extraits de film.

### ***06/05 - Alain Keler / Alexis Pazoumian / Inframe***

Regards croisés entre Juke Joint blues d'Alain Keler et Faubourg Treme d'Alexis Pazoumian ou ils reviendront sur leur travail et leurs approches.

Un échange participatif avec le public entre 2 photographes passionnés de musique.

### ***05/05 - Anna Bloom / Didier de Fayès***

Projection et discussion à partir de la série Breath où il est question de bousculer le spectateur avec des propositions visuelles défiant les règles communément admises d'une esthétique qui se voudrait avant tout - et parfois uniquement - séduisante.

### ***05/05 - Projection suivie d'une table ronde menée par Sophie Artaud***

En présence de l'auteur-e du film et d'Yves de Peretti, cinéaste documentaire, pour les ateliers Varan.

***6/05 à 10h30 - Françoise Huguier / Gérard Lefort au Cinéma Etoile Saint Germain des Prés  
22 rue Guillaume Apollinaire, 75006 Paris.***

*Discussion précédée par la projection du film Kommunalka.*

## FILMS-PHOTOGRAPHIQUES

En partenariat avec le Cinéma Etoile Saint Germain des Prés

---

### ***One Tree at a time, Rita Leistner « invitée d'honneur 2018 »***

19 mn – Film réalisé au Canada lors de deux saisons auprès des planteurs d'arbres qui depuis trois générations représentent une force vive de la durabilité des forêts. *Non sonorisé*

### ***The new Pathfinders, Marie Baronnet***

10 mn - Témoignage de l'activisme frondeur et inventif des Navajos, en avance sur la conscience sociale et écologique du monde occidental qui les enserre. (...) je découvre un autre indien d'Amérique et le ferment d'une identité hybride, intrinsèque du Southwest. Réserve indienne, bastion inattendu d'harmonie porteuse de futur, au sein d'une Amérique qui se consomme et se consume avec brutalité.

### ***Truth or Consequences, Ronan Guillou***

10 mn - En 1950, la ville américaine de Hot Springs (Nouveau-Mexique) était rebaptisée Truth or Consequences, suite à un défi lancé par l'animateur d'une émission radiophonique populaire. Le photographe enquête sur cette ville au nom mystérieux située sur un ancien territoire Apache traversé par le Rio Grande.

### ***Hier ce sera mieux, Philippe Fenwick***

Avec des photographies de Manuel Braun

24 mn - Dans le centre-ville de Saint-Denis - ville dites de banlieue – il y a l'antenne de la jeunesse et la résidence des retraités. Entre ces deux structures municipales, une seule rue à traverser : la rue Jean Jaurès, fondateur du journal « l'Humanité » ; entre ces deux bâtiments cent cinquante mètres et une éternité...

### ***Soulèvement 68, un photomontage de Jacques Kébadian***

4,50 mn - Les images présentées ici n'ont jamais été vues, elles sont tirées d'un film de Michel Andrieu et Jacques Kébadian, avec des images tournées par le collectif ARC en mai et juin 68, Le droit à la parole... Mais ce qui n'a jamais été vu ce sont les traces que forment ces images quand elles sont arrêtées, un autre état du visible... Jean-Louis Comolli.

### ***Mes vacances avec Bernard, Dominique Secher***

5 mn - J'ai croisé Bernard en juin 2015. J'étais alors en recherche de profils masculins pour une série de portraits. Il s'est présenté comme un marginal et il le revendique comme un choix, une source de liberté. Je lui ai dit « Bernard, je vais te suivre. Je passe mes vacances avec toi ». (...) Jusqu'à ce jour, nous avons gardé des liens.

### ***OH, JE VOUS VŒUX ! Yolande Zaubermaier, produit par Nicolas Lévy et Phobics***

10 mn - Des films de trente secondes pour que les hommes et les femmes d'origines étrangères vivants en France disent cet amour qui console, et qu'on en hérite enfin. Tous ces vœux qu'on ne sait pas recevoir, ceux du matin, ceux du soir, quand on se sépare, quand on se retrouve, quand on est heureux, quand on se complique la vie, quand on est perdu, quand on achète des chaussures, quand on est guéri, des mots étrangers pour dire je vous aime, je vous accueille, vous m'êtes cher, je vous cache dans mes yeux, que vos pieds vous mènent sur un bon chemin, je ne sais comment faire sans vous.

***Séance spéciale « Photo Doc. Hors Les Murs » au Cinéma Etoile Saint Germain des Prés 22 rue Guillaume Apollinaire 75006 Paris***

***Kommunalka, Françoise Huguier***

***Dimanche 6 mai à 10h30 suivie d'une rencontre avec la réalisatrice menée par Gérard Lefort. 1h30 mn – 1991 et 2001.***

A travers ses habitants, le film porte sur le quotidien d'un appartement communautaire de Saint-Petersbourg, vestige de l'union soviétique, sur les rapports humains spécifiques qui se développent dans un tel mode de vie. En donnant la parole aux résidents des KK, Françoise Huguier porte un regard sur une société russe en pleine mutation, bien loin des fortunes colossales qui se sont constituées ces 20 dernières années et qui forment la face visible de la Russie actuelle.

# LA FOIRE INTERNATIONALE DE PHOTOGRAPHIE DOCUMENTAIRE 2018

*Dünyanın de i imine  
katkıda bulunmak*

*Prendre part à la transformation du monde*



JANNNVIER



**IESA**  
arts&culture



eyes on talents



FUJIFILM

MODJO \*  
CATERING

